nages, exposée d'après Plutarque. Antoine est un mélange de grandeur et de faiblesse, de constance et de légèreté, et il reste toujours sous l'influence des séductions de Cléopâtre. Octave est faux, sans courage, hautain et vindicatif. Lépide s'y montre incolore, faible et indécis. « La Cléopâtre de Shakspeare, dit M. Hippolyte Lucas, est bien aussi celle de l'histoire, une Cléopâtre pétrie de voluptés, qui énerva dans ses bras les plus fiers courages et fit perdre à Antoine l'empire du monde : lâche et courageuse à la fois, fuyant à la bataille d'Actium et livrant son bras aux piqûres mortelles d'un aspic. C'est la Cléopâtre dont les prodigalités faisaient fondre les perles de sa couronne dans la coupe de ses orgies ; naturel insatiable de jouissances, et qui ressemble à la Messaline de Juvénal. Antoine l'appelle son *vieux serpent* du Nil, et Cléopâtre répète ces mots avec orgueil; elle tire vanité de ses ruses et de sa beauté; elle sait qu'Antoine, enlacé dans ses nœuds, lui appartient désormais; elle excite à son gré cette poitrine ardente. En vain Antoine retournera-t-il à Rome; en vain deviendra-t-il l'époux de la belle et chaste Octavie : aussitôt qu'il reverra Cléopâtre, le souvenir de leurs ivresses passées chassera la froide vertu de son cœur; Antoine ne songera plus qu'au plaisir, Antoine se précipitera de nouveau dans les piéges de l'enchanteresse. On se laisse aller presque à une certaine affection pour cette reine d'Egypte, qui aurait pu sans doute enchaîner Octave à son char, si elle n'eût préféré mourir avec Antoine... Shakspeare a fait admirablement ressortir les subtilités de ce caractère, et, tout en le méprisant, on en subit l'influence comme son amant. » Enfin, Antoine et Cléopâtre semblent créés l'un pour l'autre; elle est unique dans l'univers par l'éclat de sa beauté, comme il l'est par la gloire de ses actions, et on leur pardonne d'avoir associé leurs vies parce qu'ils se suivent dans le tombeau. Le caractère ouvert et abandonné d'Antoine forme un contraste heureux avec le froid égoïsme d'Octave. On sent que Shakspeare s'est inspiré de Plutarque pour écrire cette pièce, mais on doit surtout lui savoir gré de ne pas s'être laissé éblouir par le bonheur et la fausse gloire d'Auguste, et « malgré les flatteries des poëtes et des historiens, il semble, dit M. Guizot, avoir deviné le vrai caractère de ce prince, qui avoua lui-même en mourant qu'il avait porté un masque depuis son avénement à l'empire. » L'intérêt de cette pièce est admirablement soutenu et la curiosité toujours en éveil. La succession rapide et variée des événements, l'apparition continuelle de nouveaux personnages, attirent et fixent l'attention depuis le premier acte jusqu'au dernier. Parmi les scènes les plus pathétiques, on cite surtout celle où Ænobarbus, bourrelé de remords de sa trahison, adresse à la Nuit une protestation si touchante, et meurt de douleur en invoquant le nom d'Antoine, dont la générosité l'a rappelé au sentiment de ses devoirs. Johnson prétend que cette pièce n'avait pas été divisée en actes par l'auteur ou par ses premiers éditeurs; c'est pour cette raison que Letourneur s'était cru sans doute autorisé à renvoyer à la fin deux ou trois scènes du corps de la pièce, mutilant ainsi arbitrairement le texte anglais.

Le poëte Dryden n'a pas craint d'aborder le sujet d'Antoine et Cléopâtre après Shakspeare. La tragédie de Dryden a plus de régularité, plus d'égalité dans la diction. On y trouve d'excellentes scènes. Une des plus belles, et que le poëte préférait à toutes celles qui sont sorties de sa plume, est, au premier acte, la scène entre Antoine découragé et son ami le brave Ventidius, qui lui reproche son indigne passion. Plusieurs morceaux appartiennent à la plus riche poésie. On y remarque partout le travail consciencieux d'un poëte qui s'était pénétré des moindres circonstances de son sujet par une étude sérieuse de Plutarque, d'Oppien et de Dion Cassius. Cependant, il n'en reste pas moins fort au-dessous de celui qu'il appelle lui-même le *divin* Shakspeare. On ne trouve point chez Dryden ce feu de l'action, cette peinture expressive des caractères et ces sublimes beautés qui sont le secret du grand tragique. Où il imite, Shakspeare peint; où l'un n'est qu'historien, l'autre est créateur, et il y a entre ces deux productions toute la distance qui sépare le talent du génie.

Antoine et Cléopâtre essayant leurs poisons, tableau de M. Gigoux. Le sujet est tiré des *Vies illustres* de Plutarque. C'est à Alexandrie que la scène se passe. Marc-Antoine oublie près de Cléopâtre la déroute d'Actium. « Cependant, dit Plutarque, Cléopâtre ramassait toutes sortes de poisons mortels, dont elle faisait l'essai sur des prisonniers condamnés à mort. Ayant reconnu par ces expériences que ceux dont l'effet était prompt faisaient mourir dans des douleurs cruelles, et que les poisons doux ne donnaient la mort que très-lentement, elle essaya des bêtes venimeuses et en fit appliquer en sa présence de plusieurs espèces sur diverses personnes. Elle reconnut alors que la morsure de l'aspic était la seule qui, sans causer ni convulsions ni déchirements, conduisait promptement à une mort très-douce. » Sur cette toile, on voit réunis dans le palais de Cléopâtre des hommes de différentes nations, tous marqués du caractère énervé d'une civilisation qui dégénère. Ils sont témoins impassibles des atroces divertissements de Cléopâtre. Celle-ci, assise à côté d'Antoine sur un siége qui occupe le centre de la composition, regarde avec intérêt l'agonie de plusieurs des malheureux empoisonnés par son ordre. Seul un Gaulois, à la droite du bourreau, se retire avec indignation: ses mains arrachent convulsivement sa couronne de fête et la mettent en morceaux. On ne saurait méconnaître dans ce tableau de M. Gigoux, qui obtint un véritable succès au Salon de 1838, une belle couleur, une composition pittoresque et de louables efforts pour reproduire fidèlement les paroles de l'historien.

ANTOINE (Caius-Antonius), frère du triumvir, fut fait prisonnier par Brutus, qui ordonna sa mort pour venger le meurtre de Cicéron. ‖ Un autre frère de Marc-Antoine, Lucius Antoine, surnommé le *Gladiateur asiatique*, fut consul l'an 41 av. J.-C., suivit constamment le parti de son frère, fit la guerre à Octave, et fut assiégé et pris dans Pérouse.

ANTOINE (Marcus), fils aîné du triumvir et de Fulvie. Au moment de la rivalité entre son père et Octave, il tomba entre les mains du vainqueur d'Actium, qui le fit mettre à mort. ‖ Julius Antoine, autre fils du triumvir et de Fulvie, obtint après la mort de son père la faveur d'Auguste par l'influence d'Octavie, sa belle-mère, dont il avait épousé la fille Marcella, qu'elle avait eue de Marcellus, son premier époux. Dans la suite, ayant conspiré contre Auguste et participé aux dérèglements de Julie, il se donna volontairement la mort pour échapper au dernier supplice.

ANTOINE (Marcus-Gripho), d'origine gauloise, vivait vers le milieu du Ier siècle av. J.-C. C'était un savant grammairien, qui compta parmi ses élèves Jules César et Cicéron.

ANTOINE (saint) le **Grand**, l'un des instituteurs de la vie monastique, né l'an 251 d'une riche famille chrétienne, dans un village de la Haute-Egypte. Jeune encore, il distribua ses biens aux pauvres, et se retira dans les déserts de la Thébaïde, où il fonda plusieurs monastères que peuplèrent bientôt une foule de cénobites. Pour lui, il s'enfonçait plus avant dans les solitudes du désert à mesure que l'affluence de ses disciples l'obligeait à former de nouveaux monastères; mais il n'en conservait pas moins dans son ermitage la direction de ces colonies religieuses. Il mourut en 356, à l'âge de cent cinq ans, entre les bras de ses deux disciples bien-aimés, Macaire et Amathas. Pendant vingt années, il avait été, dit-on, poursuivi par des visions fantastiques et effrayantes et par des *tentations* demeurées célèbres dans la tradition ecclésiastique, autant que le grossier compagnon qu'on lui donne, et qui ont souvent exercé l'imagination et le pinceau des artistes. Son excessive frugalité a donné lieu à cette locution familière et prov. *repas de saint Antoine*, composé seulement de pain et d'eau. Il reste de lui sept *Lettres*, ainsi qu'une *Règle* et des *Sermons*, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Fête le 17 janvier.

Saint Antoine ermite. B.-arts. Il n'est pas de figure de saint plus populaire dans l'art chrétien que celle de saint Antoine. Au moyen âge, tous les couvents voulurent avoir l'image du vénérable anachorète auquel on attribue l'institution de la vie monastique; d'un autre côté, les récits plus ou moins fantastiques dont les hagiographes ont rempli sa biographie l'ont fait l'objet d'une dévotion particulière. Il figure dans un grand nombre de peintures de la Renaissance, tantôt isolément sur le volet d'un triptyque, tantôt parmi les personnages placés en adoration aux pieds de la Madone. Rogier van der Weyden l'a représenté sur un des volets du magnifique *Jugement dernier*, de l'hôpital de Beaune : il tient d'une main son bâton, de l'autre une sonnette, et il a près de lui le quadrupède que la légende lui a donné pour compagnon; selon M. Waagen, cette figure est un des plus nobles types qu'ait créés l'art flamand primitif. Une des estampes les plus remarquables de Dürer est celle où le saint ermite est représenté assis et occupé à lire; la vue d'une ville fortifiée remplit le fond; saint Antoine apparaît entouré d'animaux monstrueux, sur l'un des volets du *Martyre de saint Erasme*, composition capitale de Stuerbout, à Louvain. Ce sujet a inspiré un grand nombre d'autres peintres, et nous a valu plusieurs compositions très-intéressantes dont on trouvera la description sous ce titre : *Tentation de saint Antoine*. La visite de saint Paul l'Ermite à saint Antoine a été peinte par différents artistes, entre autres par le Calabrese, dans un tableau du Louvre, où les deux anachorètes sont représentés rendant grâce à Dieu du pain qu'un corbeau vient leur apporter tous les jours pour nourriture. Un beau tableau d'Andrea Sacchi, au musée royal de Madrid, nous les montre conversant sur les vérités de la religion. Rubens a peint une *Mort de saint Antoine* (gravée par Clouet), sujet traité par beaucoup d'autres peintres. Le saint ermite figure encore dans une *Sainte Famille*, de Bonifazio, au Louvre : il est assis et lit un livre qu'il tient sur ses genoux. Barocci l'a représenté un genou à terre et méditant sur les divines Ecritures, aux pieds de la Vierge, dans un tableau du même musée.

ANTOINE (saint), dit **de Padoue**, né à Lisbonne en 1195, mort à Padoue en 1231. Il prit l'habit de Saint-François, et s'illustra comme prédicateur en Italie. Ses sermons (Venise, 1575, et Paris, 1641) sont pleins de subtilités mystiques, suivant le goût de l'époque. On lui attribue des miracles, entre autres celui des poissons, à qui il prêcha un sermon, et qui l'écoutèrent attentivement. Sa mémoire est en vénération dans tout le Portugal.

Saint Antoine de Padoue. B.-arts. La grande dévotion que les Italiens et les Espagnols ont toujours eue pour saint Antoine de Padoue nous a valu une foule de peintures retraçant l'image de ce personnage et les actions miraculeuses que lui attribuent ses biographes. Un vitrail d'une église de Rouen, publié par Langlois de Pont-de-l'Arche (*Essai sur la peinture sur verre*), nous montre saint Antoine présentant une hostie à un âne qui s'agenouille et refuse de manger de l'avoine que lui offre son maître. Les hagiographes rapportent qu'un hérétique avait promis ironiquement au saint de se convertir, quand son âne laisserait son avoine pour se mettre à genoux devant le saint-sacrement. Cette singulière légende est encore retracée dans une sculpture du xve siècle, publiée par Cicognara (*Storia della scultura*, II, pl. 32), et dans une miniature des *Heures* d'Anne de Bretagne, reproduite par M. du Sommerard (*Album des arts au moyen âge*) : toutefois, dans cette dernière peinture, l'âne est remplacé par un cheval. Un autre trait miraculeux de la vie du saint a été peint par Lorenzo Pasinelli et gravé par Antonio Lorenzini : Antoine, pour prouver l'innocence de son père, injustement accusé d'avoir commis un meurtre, et condamné à la torture, ressuscita la victime en présence d'une foule de spectateurs. Le témoignage de l'assassiné dut convaincre les juges. Une toile de Strozzi, au Louvre, représente saint Antoine de Padoue revêtu de l'habit de l'ordre des frères mineurs, tenant de la main gauche une branche de lis et de l'autre un livre sur lequel est assis l'enfant Jésus qui le caresse. Il a le même costume et les mêmes attributs, sans le bambino, dans un tableau de Bonvicino, qu'on voit aussi au Louvre. Le même musée possède une peinture du Dominiquin qui représente le saint agenouillé et portant dans ses bras l'Enfant enveloppé d'une draperie, dont la Vierge, assise sur des nuages, au milieu d'une gloire d'anges, retient l'extrémité. Une composition à peu près semblable à celle de Strozzi a été peinte par Ribera; elle appartient à l'Académie de Madrid et passe pour un des meilleurs ouvrages de l'artiste. Mais la composition capitale consacrée à saint Antoine de Padoue est celle où Murillo a représenté ce saint religieux en extase; ce chef-d'œuvre, dont les dimensions sont très-grandes, orne l'une des chapelles de la cathédrale de Séville. Le saint, absorbé dans sa contemplation, occupe le milieu du tableau; il lève les bras vers l'enfant Jésus, qui, placé dans le ciel et resplendissant d'une lumière céleste, est entouré d'une légion d'anges finement et spirituellement peints. Le respect et l'admiration du saint sont on ne peut mieux rendus, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de la vérité du coloris, de la suavité des teintes ou de la grâce des contours, qualités dans lesquelles a excellé Murillo. « Quand je vis cette peinture, dit M. Viardot, j'étais bien jeune, et pourtant je restai, comme le pieux cénobite, en extase devant les cieux ouverts. Un chanoine, qui avait bien voulu me servir de *cicerone*, me raconta qu'après la retraite des Français, en 1813, le duc de Wellington avait offert d'acheter ce tableau pour l'Angleterre en le couvrant de pièces d'or. Cela devait faire une somme énorme, à juger des toises carrées; mais le chapitre était trop riche et trop fier pour accepter un tel échange. L'Angleterre a gardé son or, et Séville le chef-d'œuvre de son peintre. »

ANTOINE (Chanoines réguliers de Saint-), congrégation fondée en 1070 par un gentilhomme du Dauphiné nommé Gaston, dans le but de soigner les malades atteints de la maladie appelée le *feu Saint-Antoine*. La première maison, établie près de Vienne en Dauphiné, possédait les reliques de saint Antoine, qui avaient été apportées de Constantinople. Une autre maison, dite *Petit Saint-Antoine*, fut établie à Paris, rue Saint-Antoine, en 1361.

ANTOINE (Ordre de Saint-). Nom donné par les historiens à deux associations militaires et religieuses, créées, l'une vers 1370, par un roi chrétien d'Ethiopie, appelé Jean le Saint, l'autre vers 1381, par Albert de Bavière, comte de Hollande et de Bavière, et qui, toutes les deux, avaient pour objet la défense et la propagation du christianisme. La première n'a laissé aucune trace. Beaucoup d'écrivains sérieux croient même qu'elle n'a jamais existé. Quant à la seconde, elle disparut peu de temps après sa fondation.

ANTOINE, dit le **Bâtard de Bourgogne**, fils naturel de Philippe le Bon, né en 1421, mort en 1504. Il fut un des plus vaillants capitaines de son temps, servit le duc de Bourgogne dans ses guerres contre les Liégeois et les Suisses, puis les rois de France Louis XI et Charles VIII, qui lui accordèrent le duché de Château-Thierry et des lettres de légitimation. Il passa avec Baudouin, son frère, dans les Etats barbaresques, où il délivra Ceuta, assiégée par les Maures.

ANTOINE de Palerme, né dans cette ville en 1394, mort à Naples en 1471. Il a laissé quelques écrits en vers et en prose assez estimés. Il vendit, dit-on, une de ses terres pour acheter un exemplaire de Tite-Live, copié par la main du Pogge.

ANTOINE de Lebrixa, né en 1444, dans le bourg de ce nom, en Andalousie, mort en 1522; professa pendant vingt ans les belles-lettres à l'université de Salamanque, puis à celle d'Alcala, où l'avait appelé le cardinal Ximénès. Il est surtout connu comme l'un des plus utiles collaborateurs de la *Bible Polyglotte*, entreprise sous les auspices de ce cardinal. Il composa de nombreux ouvrages sur les langues, les mathématiques, la théologie, etc. Quand il mourut, il s'occupait d'une histoire d'Espagne qui n'a jamais été terminée.

ANTOINE de Bourbon, roi de Navarre, père de Henri IV, né en 1518, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, épousa en 1548 Jeanne d'Albret, héritière du Béarn et de la Navarre, et fut déclaré lieutenant général du royaume après la mort de François II. Faible et irrésolu, il flotta toute sa vie entre la réforme et l'Eglise, embrassa cependant le catholicisme par politique, combattit les protestants, et fut blessé à mort au siége de Rouen, en 1562.

ANTOINE (Don), prieur de Crato, prétendant à la couronne de Portugal, né en 1531, était fils naturel de don Luis, deuxième fils du roi Emmanuel et d'Yolande de Gomez. Fait prisonnier par les Maures à la bataille d'Alcazar-Quivir, en 1558, il rentra bientôt en Portugal, fit valoir ses prétentions au trône, et se fit proclamer en 1580, après la mort du roi cardinal Henri. Mais vaincu peu après par le duc d'Albe, général de Philippe II, il fut contraint du sortir du Portugal, se réfugia en France, fit une tentative infructueuse (1582) avec quelques troupes que lui avait fournies Catherine de Médicis, et mourut à Paris en 1595.

ANTOINE de Worms, peintre et graveur allemand, florissait à Cologne pendant la première moitié du xvie siècle. Il paraît avoir subi l'influence de Dürer, dont il a reproduit quelques groupes dans son estampe de la *Passion*. Bartsch cite onze gravures exécutées d'après ses dessins. Ses tableaux sont très-rares : selon M. Waagen, ils révèlent un maître qui, à une grande habileté de dessin joignait une certaine notion de la beauté.

ANTOINE (Paul-Gabriel), jésuite, né à Lunéville en 1679, mort en 1743. Il professa la philosophie et la théologie. On lui doit un cours de théologie dogmatique, et un autre intitulé *Morale du P. Antoine*, où, dans la décision des cas de conscience, il s'éloigne des opinions relâchées de quelques membres de la société de Jésus. Le pape Benoît XIV ordonna que sa morale serait enseignée au collége de la Propagande.

ANTOINE (Jacques-Denis), architecte, né à Paris en 1733, mort en 1801. On lui doit, entre autres monuments, l'hôtel de la Monnaie de Paris, construit de 1771 à 1775, celui de Berne, et l'hôtel de Bervicq, à Madrid. On lui attribue aussi la construction de la voûte et du grand escalier du Palais de Justice de Paris. Il avait été nommé membre de l'Institut en 1799.

ANTOINE ou **D'ANTOINE** (Etienne), sculpteur, né à Carpentras en 1737, vint fort jeune encore habiter Marseille. Ses heureuses dispositions le firent admettre au nombre des élèves de l'Académie de peinture qui venait d'être fondée dans cette ville. Occupé d'abord à de modestes travaux d'art chez un faïencier, il ne tarda pas à acquérir de la réputation par son habileté à modeler en terre cuite. En 1766, il fit le voyage de Rome, remporta le grand prix du Capitole sur un modèle en terre cuite et de ronde-bosse, représentant *Io métamorphosée en vache*. De retour à Marseille, il exécuta plusieurs bustes remarquables, et quelque temps après (1774) il fut chargé, par les habitants de Carpentras, de sculpter le mausolée de monseigneur Inguimbert, évêque de cette ville. Ce monument, qui est le chef-d'œuvre de d'Antoine, orne la chapelle de l'hôpital de Carpentras; il est surmonté de deux figures du plus beau style, représentant la *Foi* et la *Charité*. D'Antoine, appelé ensuite à Montpellier, y exécuta entre autres ouvrages le groupe monumental des *Trois Grâces* qui décore la fontaine située en face du théâtre. Au commencement de ce siècle, il fut désigné parmi les artistes que le préfet Charles Delacroix, père du célèbre peintre, chargea d'exécuter divers travaux d'embellissement à Marseille. Il fit alors les bustes de *Puget* et d'*Homère*, qui ornent encore deux fontaines de cette ville. Il mourut en 1809, d'une attaque d'apoplexie.

ANTOINE (Clément-Théodore), roi de Saxe, né le 27 décembre 1755, mort le 6 juin 1836. En 1827, à la mort de son frère Frédéric-Auguste Ier, il fut appelé à lui succéder. A la suite d'une violente émeute qui se produisit à Dresde en septembre 1830, le roi Antoine adopta son neveu, le prince Frédéric, renvoya ses anciens ministres et accorda à son peuple une charte constitutionnelle.

ANTOINE (Combat du faubourg Saint-). La guerre de la Fronde ne revêtit un caractère véritablement menaçant que le jour où le vainqueur de Rocroi vint apporter à la révolte le secours de sa puissante épée. Un seul homme pouvait opposer à un pareil adversaire le contre-poids de son génie : c'était Turenne, qui, dans ces circonstances, sauva peut-être la couronne de Louis XIV. La guerre civile, ce *feuillet fatal que la muse de l'histoire voudrait déchirer de la vie du grand Condé*, allait offrir le curieux spectacle des deux plus illustres capitaines du siècle aux prises l'un avec l'autre,

après avoir si vaillamment combattu ensemble les mêmes ennemis. S'arrachant du milieu des intrigues et des émeutes populaires, que dédaignaient ses audacieux instincts de guerre, Condé était venu camper à Saint-Cloud, à la tête de l'armée des princes, tandis que la cour s'établissait à Saint-Denis, ayant Turenne et le maréchal de La Ferté pour défenseurs. Ceux-ci traversèrent la Seine à Epinay, afin de tourner le prince, qui accourut inutilement pour s'opposer à leur passage. Jugeant alors sa position trop périlleuse, il leva le camp pour mettre de nouveau le fleuve entre lui et ses adversaires, et chercha à leur échapper en se dirigeant par une marche de nuit sur Charenton, où le confluent de la Seine et de la Marne lui offrait un poste plus facile à défendre. Mais ce n'était pas d'un homme tel que Turenne qu'on déjouait si facilement la surveillance : suivi aussitôt dans son mouvement, et menacé de se voir couper par la plaine Saint-Denis, Condé n'eut d'autre ressource que de se jeter dans le faubourg Saint-Antoine, pour y recevoir le choc dont il était menacé. Il prit à la hâte d'excellentes dispositions, utilisa les barricades et les fossés établis quelque temps auparavant par les Parisiens pour arrêter les bandes pillardes du duc de Lorraine, et fit percer de meurtrières les murs des maisons. Il distribua ensuite ses troupes, avec huit pièces de canon, à la tête des trois principales rues qui, formant une sorte de patte d'oie, aboutissaient à la porte Saint-Antoine (aujourd'hui place de la Bastille), ainsi que dans les traverses reliant ces trois rues; puis il se plaça lui-même à leur point de jonction, afin de pouvoir se porter partout où le danger l'appellerait.

A la vue de ces dispositions, Turenne, qui savait contre quel ennemi il allait engager la lutte, eût voulu attendre le maréchal de La Ferté, qu'il avait laissé en arrière; mais le jeune roi et le cardinal lui donnèrent l'ordre d'attaquer. Tandis que la reine mère en larmes priait dans sa chapelle, ils étaient accourus avec toute la cour sur les hauteurs de Charonne pour jouir du désastre qui attendait inévitablement Condé, si les Parisiens ne sortaient pas de leur neutralité en lui ouvrant un refuge derrière leurs murailles. La sage hésitation de Turenne ne fut que trop justifiée par la résistance désespérée des frondeurs, commandés par un des premiers généraux du monde, et qui n'avaient d'autre alternative que la victoire ou la mort. Turenne avait rangé son armée sur une ligne courbe, depuis Charonne jusqu'à la Seine, et avait dirigé une triple attaque contre la rue de Charonne, la Grande-Rue du faubourg et la rue de Charenton : la première, commandée par le marquis de Saint-Mesgrin; la seconde, celle du centre, par lui-même en personne, et la troisième par le duc de Navailles. Les Parisiens avaient soigneusement fermé les portes, et, craignant presque également les deux partis, bordant les remparts, s'apprêtaient à jouir de la scène sanglante qui allait se jouer sous leurs yeux. Cependant l'action était devenue générale et terrible. La barricade de la rue de Charonne ayant été emportée par l'infanterie royaliste, Saint-Mesgrin, commandant de l'aile droite, entraîna témérairement sa cavalerie en avant, et arriva, par une rue transversale, jusqu'au cœur du faubourg. Là, il se trouva subitement en face du lion lui-même, de Condé, qui tomba sur lui comme la foudre. Saint-Mesgrin fut tué, ainsi que le jeune Mancini, neveu de Mazarin, et un grand nombre de vaillants officiers. Mais l'arrivée de Turenne arrêta le succès des frondeurs, et les empêcha de reprendre la barricade. A l'aile gauche, Navailles venait d'enlever les retranchements, la barrière et la barricade de Charenton, lorsque Condé, se précipitant à sa rencontre, le força de reculer. Le prince accourut alors au centre, dans la grande rue du faubourg, où Turenne, en personne, renversait tout ce qui essayait de l'arrêter. Condé, couvert de sang et de poussière, vole au milieu d'une grêle de balles, précédant toujours ses gentilshommes, qui ne pouvaient le suivre dans la rapidité de ses mouvements. Il force les royalistes à se replier jusqu'aux extrémités de la Gande-Rue. Mille petits combats acharnés et meurtriers se livraient de maison en maison, de jardin en jardin. Le prince, dont le désespoir décuplait les forces et l'audace, semblait être partout à la fois. « Je n'ai pas vu un Condé, disait Turenne à la fin de cette journée terrible, j'en ai vu douze. » Le sage capitaine adopte alors un autre plan. Il détache une partie de ses soldats et les envoie au duc de Navailles, qui gagnait du terrain depuis qu'il n'avait plus Condé en face. A la faveur des rues intermédiaires, le duc devait chercher à couper les frondeurs postés à la porte Saint-Antoine, et à les prendre en flanc et en queue, tandis que Turenne attaquerait lui-même de front. Condé voit le danger et vole de nouveau à la rue de Charenton. Sa noblesse se jette intrépidement dans les barricades et en chasse les royalistes; mais ce n'est pas sans des pertes cruelles : en un moment Nemours fut couvert de blessures; La Rochefoucauld reçut au visage un coup qui l'aveugla un instant. Le futur et célèbre auteur des *Maximes* avait été surtout entraîné dans le parti des princes par son amour pour la belle duchesse de Longueville, sœur de Condé, et c'est le souvenir des dangers qu'il courut alors qui lui inspira plus tard ces deux vers si connus :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois : je l'aurais faite aux dieux.

Condé parvint à arracher à la mort la plupart de ses amis; mais ce fut son dernier succès. Le maréchal de La Ferté avait enfin rejoint Turenne avec six mille hommes de troupes fraîches et de l'artillerie : six pièces de canon foudroyaient les barricades de la Grande-Rue, et les maisons qui les protégeaient. Les frondeurs veulent en vain continuer leur résistance, soutenus par le duc de Beaufort, qui vient d'arriver avec une poignée de volontaires parisiens; le moment est venu où les troupes du prince rebelle, déjà décimées par cette effroyable lutte, vont être écrasées par les dernières dispositions de Turenne. Après quelques instants de repos accordés à ses soldats, celui-ci recommence l'attaque. Deux colonnes de cavalerie tournent alors, l'une par Popincourt, l'autre par la Râpée, pour envelopper les frondeurs, qu'un troisième corps se prépare à attaquer de front par la Grande-Rue. Turenne et La Ferté croyaient marcher à une victoire certaine, lorsqu'ils s'aperçurent que l'ennemi, au lieu de s'opposer à leur mouvement, se repliait de toutes parts sur la porte Saint-Antoine. Tout à coup une volée de canon, partie des tours de la Bastille, emporta les premières files de la cavalerie royale, tandis que les Parisiens en armes protégeaient l'entrée des troupes rebelles dans la capitale. Contraints de s'arrêter, Turenne et La Ferté virent leur proie s'échapper au moment où ils croyaient la saisir. Ce dénoûment inattendu était l'œuvre d'une femme, de la célèbre Mlle de Montpensier. Plus hardie que son père, Gaston d'Orléans, caché au fond de son palais du Luxembourg pendant cette lutte sanglante, elle venait de trahir par ce coup d'éclat sa sympathie pour les princes. Après avoir arraché à Gaston un blanc-seing pour le bureau de la ville, elle convoqua les magistrats et leur extorqua l'ordre de faire marcher deux mille hommes de garde bourgeoise au secours de Condé, et d'ouvrir la porte Saint-Antoine. Comme le maréchal de l'Hospital lui représentait la conséquence d'une telle audace, l'impétueuse princesse le menaça de lui arracher la barbe et s'emporta jusqu'à lui dire qu'il ne mourrait jamais que de sa main. Puis elle se rendit à la Bastille, dont elle fit tourner les canons vers l'armée royale; on prétend même qu'elle mit le feu à la première pièce. Un boulet roula jusqu'aux pieds de Mazarin, qui, connaissant le désir qu'éprouvait Mademoiselle d'épouser une tête couronnée, se contenta de dire froidement : « Ce boulet-là vient de tuer son mari. » En effet, l'orgueilleux Louis XIV ne pardonna jamais à Mlle de Montpensier d'avoir sauvé l'armée rebelle dans une circonstance si décisive.

Ainsi se termina le combat du faubourg Saint-Antoine (2 juillet 1652). Condé avait perdu deux mille hommes, et Turenne quatre mille.

ANTOINE DU ROCHER (SAINT-), village du dép. d'Indre-et-Loire, arrond. de Tours; 770 hab. Aux environs, on voit les restes d'un ancien temple druidique appelé la *Grotte aux Fées*; c'est un dolmen considérable formé de douze pierres.

ANTOINE (SAINT-), bourg du départ. de l'Isère, arrond. et cant. de Saint-Marcellin; environ 1,950 hab. Il est bâti au milieu des montagnes, sur la rivière le Furand, et doit son origine à une célèbre abbaye du même nom. L'église de cet ancien monastère a été conservée; c'est un bel édifice qui paraît remonter au xiiie siècle, et qui a été mis récemment au nombre des monuments historiques. On y remarque surtout un ossuaire des plus complets et une *Tentation de saint Antoine*, d'après David Téniers.

ANTOINE (SAINT-), île de l'Atlantique, dans le groupe du cap Vert, sur la côte occidentale d'Afrique, par 27° 11′ long. O., et 17° 15′ lat. N. Pop. 15,000 hab. ‖ Nom de trois rivières du Brésil, situées l'une dans la province de Bahia, l'autre dans la province de Parana, et la troisième dans la province de *Espirito-Santo*. ‖ Cap situé sur la côte de la province de Buenos-Ayres (confédération Argentine); il forme la pointe S. de l'embouchure du Rio-de-la-Plata, par 36° 5′ lat. S., et 59° 5′ long. O. ‖ Autre cap à l'extrémité occidentale de l'île de Cuba. ‖ Cap dans la Terre-de-Feu, entre les baies d'Arenas et de Santa-Catalina.

ANTOINETTE s. f. (an-toi-nè-te — de *Antoine*, n. pr.). Hortic. Nom donné à une variété de rose blanche.

ANTOINETTE d'Autriche. V. Marie-Antoinette.

ANTOINETTE d'Orléans, fille du duc de Longueville et de Marie de Bourbon, morte en 1618. Après la mort de son époux, Charles de Gondi, elle se fit feuillantine, puis fonda, sous la direction du P. Joseph, capucin, la congrégation des *Filles du Calvaire*.

ANTOING, petite ville de Belgique, prov. de Hainaut, environ 2,000 hab. Carrières importantes de pierres à bâtir; fabrique d'excellente bière dite *grisette d'Antoing*. Aux environs, village de Fontenoy, où, le 11 mai 1745, les Français remportèrent une célèbre victoire sur les Anglais et les Hollandais.

ANTOIRIE s. f. (an-toi-rî). Bot. Genre de la famille des hépatiques, voisin des jungermannes, et qui n'a pas été adopté.

ANTOISANT (an-toi-zan) part. prés. du v. Antoiser.

ANTOISÉ, ÉE (an-toi-zé) part. pass. du v. Antoiser.

ANTOISER v. a. ou tr. (an-toi-zé — rad. *toiser*). Agric. Mettre en tas, en parlant du fumier.

ANTOIT s. m. (an-toi). Mar. Sorte de levier coudé et pointu.

ANTOLI, nom de deux écrivains juifs du xiiie siècle, auteurs de nombreux commentaires sur la Bible, de traductions arabes et d'ouvrages de controverse.

ANTOLINEZ (Joseph), peintre de paysage et de genre, né à Séville en 1639, mort en 1676. Ses productions sont recherchées.

ANTOLINEZ (Francisco), peintre espagnol, neveu du précédent, né en 1644, mort en 1700. Après avoir étudié à Séville sous Murillo, dont il fut un des élèves les plus distingués, il alla se fixer à Madrid, auprès de son oncle, José Antolinez, artiste d'un tempérament fougueux et qui mourut jeune, sans avoir tenu tout ce que son talent promettait. Francisco quitta pendant quelque temps la peinture pour se livrer aux études littéraires, et retourna à Séville pour y exercer la profession d'avocat, mais les clients lui firent défaut; et, dit Bermudez, la misère l'obligea de reprendre ses pinceaux. Un de ses meilleurs ouvrages, le *Ravissement de sainte Madeleine*, se voit au *Museo del Rey*, à Madrid. Théophile Gautier l'a décrit dans les termes suivants : « C'est une Madeleine qui s'enlève par la force de la prière et reste suspendue en l'air, au milieu d'anges battant des ailes, comme pour applaudir à ce miracle de ferveur. La tête de la Madeleine, noyée dans une extase à la sainte Thérèse, est d'une sublimité étrange et divine; elle luit fiévreuse et rayonnante d'hallucination mystique, et tout cela est d'une couleur si brusque et si harmonieuse, si fauve et si splendide, d'un caractère si bizarre, si romantique et si original, qu'on croirait voir réalisé l'idéal que Delacroix a cherché toute sa vie. »

ANTOMARCHIE s. f. (an-to-mar-kî — de *Antomarchi*, n. pr.). Bot. Syn. de *corrée*.

ANTOMMARCHI (C.-François), dernier médecin de Napoléon Ier, né en Corse en 1780, mort à Cuba en 1838, était professeur d'anatomie à Florence, quand son admiration pour le captif de Sainte-Hélène lui fit obtenir, par le cardinal Fesch, la faveur de remplacer O'Méara. Reçu d'abord avec froideur, il eut bientôt conquis toute la confiance de Napoléon, qui lui a laissé un témoignage honorable dans son testament. A la mort de l'empereur, Antommarchi refusa de signer le procès-verbal d'autopsie. Dès son retour en Europe, il s'occupa de la publication des *Derniers Moments de Napoléon*, 1823, 2 vol. in-8, récit plein de simplicité de tout ce dont il avait été témoin à Sainte-Hélène depuis son arrivée, en 1821. Il saisit l'occasion que lui offrit la révolution de Juillet 1830 pour mettre au jour le masque de Napoléon, moulé par lui après la mort du captif. Les phrénologistes, dont cette reproduction fidèle des traits et du crâne de l'empereur contrariait sur quelques points le système, en contestèrent, mais vainement, l'authenticité. En 1831, Antommarchi passa en Pologne pour y donner des soins aux insurgés; puis, vers 1836, il alla faire de la médecine à la Nouvelle-Orléans et à la Havane.

ANTON (Conrad Gottlob), savant philologue allemand, né à Lauban (Haute-Lusace) en 1745, mort à Wittemberg en 1814, professa successivement la morale et les langues orientales à l'université de cette dernière ville. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de Metro Hebræorum antiquo; Essai de recherches sur les principales différences entre les langues orientales et occidentales;* des traductions de poésies hébraïques, grecques et latines, des commentaires sur différents livres des Ecritures, des articles de revues, etc.

ANTON (Charles Gottlob), historien et antiquaire allemand, de la même famille que le précédent, né en 1751, mort en 1818, exerça à Goerlitz les fonctions d'avocat et devint sénateur de cette ville. Il a laissé : *De Dato diplomatum, regum et imperatorum Germaniæ*, dissertation très-estimée; *Analogie des langues; Documents diplomatiques pour l'histoire et la jurisprudence d'Allemagne; Essai d'une Histoire de l'ordre des Templiers; Histoire de l'Economie rurale en Allemagne*, etc. Ces divers ouvrages sont écrits en allemand.

ANTONELLE (Pierre-Antoine, marquis d'), économiste politique, né à Arles en 1747, mort en 1817, suivit d'abord la carrière militaire. Quand la Révolution éclata, il en adopta chaleureusement les principes et les exposa dans son *Catéchisme du Tiers-Etat*. Il fut alors chargé par le pouvoir exécutif de se rendre à Avignon pour faciliter la réunion du Comtat à la France, et à Marseille afin d'y calmer l'effervescence des partis. Envoyé à l'Assemblée législative par le département des Bouches-du-Rhône, il accepta ensuite les redoutables fonctions de juré au tribunal révolutionnaire, dirigea les procès de Marie-Antoinette et des Girondins, et provoqua la condamnation de ces illustres victimes. Il n'en fut pas moins arrêté par ordre du comité de salut public, et détenu au Luxembourg jusqu'au 9 thermidor. Impliqué ensuite dans la conspiration de Babeuf, il comparut devant la haute cour de Vendôme, mais fut acquitté. Appelé au conseil des Cinq-Cents en 1797 et 1799, puis atteint par la proscription du 3 nivôse, il fut obligé de quitter la France, où il ne rentra qu'en 1814. Antonelle est auteur d'un grand nombre d'écrits et de pamphlets de circonstance, et ce furent ses articles du *Journal des Hommes libres* qui provoquèrent son arrestation dans l'affaire de Babeuf.

ANTONELLI (Léonard), cardinal, né à Sinigaglia en 1730, mort en 1811. Son attachement aux jésuites le mit en opposition avec Clément XIV, qui avait aboli cet ordre. L'esprit absolutiste de ce prélat était en retard de plusieurs siècles. Quand éclata la Révolution française, il fut un des chefs de la congrégation d'Etat, et proposa les mesures les plus exagérées. Il accompagna Pie VII dans son voyage à Paris en 1804. Dans sa jeunesse, il avait rédigé le bref de l'interdiction des ducs de Parme, qui donna à Voltaire l'idée d'une pièce piquante connue sous le titre de *Royaume mis en interdit*.

ANTONELLI (Jacques), cardinal et homme d'Etat romain, né à Sonnino, près de Terracine, le 2 avril 1806. Sa famille, dit M. Vapereau, dans ses alternatives de splendeur et de déchéance, avait produit des jurisconsultes, des historiens et des voleurs de grand chemin. Un de ses parents aurait même été exécuté pendant l'occupation française. Ces assertions n'ont rien d'invraisemblable; mais cela ne tire pas à conséquence dans un tel pays. Sonnino est en effet la terre classique du brigandage; c'est un village, ou plutôt un repaire caché comme un nid de vautours dans les montagnes du midi, vers la frontière du royaume de Naples. Pendant des siècles, les habitants de cette sauvage contrée furent bandits de père en fils, et gagnèrent leur vie à coups de fusil, aussi simplement, aussi naturellement qu'on est ailleurs cultivateur ou marchand. On les désigne avec dédain sous le nom de *chôchars*, porteurs de *chôches*, espèces de sandales en cuir brut, excellentes pour les courses rapides à travers les montagnes.

Le cardinal Antonelli, homme de Sonnino, est encore un chôchar pour les Italiens. A la suite d'une altercation qu'il eut avec le cardinal Altieri, celui-ci dit au saint-père, qui paraissait incliner vers son ministre : « Puisque Votre Sainteté accorde plus de créance à un chôchar qu'à un prince romain, je n'ai plus qu'à me retirer. »

Quoi qu'il en soit de cette origine, Jacques Antonelli, fils d'un receveur municipal, qui avait été bouvier, entra jeune au grand séminaire de Rome et fut tonsuré. Mais il ne reçut point les ordres, comme on l'a dit par erreur; décoré de la pourpre, il n'est cependant pas prêtre. Par suite d'un vieil abus consacré à Rome, et dont les chrétiens rigides ont souvent et inutilement gémi, il a conquis successivement toutes les dignités ecclésiastiques, mais il a toujours échappé au sacrement de l'ordre : il est simplement cardinal-diacre.

Souple, tenace, et habile autant qu'ambitieux, il gagna la faveur de Grégoire XVI, et fut nommé prélat, assesseur au tribunal criminel supérieur, délégué (préfet) à Orvieto, à Viterbe et à Macerata, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur (1841), second trésorier (1844), enfin ministre des finances. Jusqu'alors il avait affiché les idées les plus rétrogrades, les plus absolutistes : c'était la couleur officielle sous le gouvernement de Grégoire XVI. A l'avénement du vénérable Pie IX, il se trouva tout à coup converti aux idées libérales. Cette transformation, pleine d'opportunité, lui valut la faveur du nouveau pontife et le chapeau de cardinal (1847). Appelé en outre au ministère des finances, puis à la consulte d'Etat chargée de signaler les abus à détruire et les réformes à opérer, enfin à la commission de constitution, il fut, pendant un moment bien court, populaire parmi les patriotes, en même temps qu'il prenait un ascendant de plus en plus absolu sur l'esprit du saint-père, en flattant tout à la fois, et par de savantes contradictions, sa passion du bien, son désir de progrès, sa bonté exquise, ses craintes, sa faiblesse et ses irrésolutions. C'est ainsi que, comme président de la consulte d'Etat, il appuyait les réformes qu'il éludait ou ajournait comme ministre, qu'il contribuait à préparer la constitution, le *statut* de 1848, et qu'il en conseillait ou en approuvait les violations. C'est encore d'après les inspirations de la même politique que le gouvernement dont il était le membre le plus influent, cédant à la pression du parti populaire et national, envoya Durando à la tête de 17,000 hommes avec la mission apparente de combattre les Autrichiens, et l'ordre secret d'éviter tout engagement. Le brave général combattit cependant, mais il fut aussitôt désavoué. Une agitation terrible, explosion de l'indignation publique, força le ministère à se retirer et à faire place au cabinet Mamiani. Le cardinal Antonelli n'en demeura pas moins le conseiller intime du pape, l'inspirateur de sa politique et une sorte de dictateur anonyme, dont l'omnipotence pesait sur le gouvernement de la nation. Il avait, comme la race féline, le talent de toujours tomber sur ses pieds.

Après le meurtre de Rossi, il conseilla et dirigea la fuite du saint-père (nov. 1848), et alla jouer à Gaëte le rôle de secrétaire d'Etat *in partibus*. Dès lors, plus de contradictions apparentes dans sa vie politique. Il dépose son masque de libéralisme et se jette franchement

dans la réaction. Il empêche tout rapprochement entre Pie IX et ses sujets, éconduit outrageusement les envoyés romains; et quand la Chambre et le ministère, après s'être épuisés en efforts infructueux pour ramener le pape, eurent nommé un gouvernement provisoire et fait appel au suffrage universel pour l'élection d'une constituante; quand cette assemblée eut prononcé à la presque unanimité la déchéance du pape comme souverain temporel, en garantissant solennellement son indépendance spirituelle, le cardinal Antonelli entraîne la papauté dans une révolte ouverte contre les droits imprescriptibles de la nation, et compromet la dignité de cette institution à jamais vénérable en se couvrant de son nom respecté pour accomplir un acte qui, dans tous les temps et dans tous les pays, a toujours été considéré comme le plus grand des crimes politiques, c'est-à-dire livrer son pays à l'invasion étrangère. Il s'adresse aux puissances catholiques, la France, l'Autriche, l'Espagne et Naples, pour obtenir par les armes la restauration du pouvoir absolu du saint-siége, qu'il comptait bien personnellement exercer, et qu'il exerce en effet encore aujourd'hui (nov. 1864). Quand les Français eurent bombardé Rome et détruit la république, il prolonge à dessein le séjour du saint-père à Gaëte; il traite avec une froideur dédaigneuse la France et son gouvernement; il exerce des répressions rigoureuses à Rome et dans les légations; et s'il daigne un moment paraître écouter les conseils libéraux du président Louis Bonaparte en rédigeant les promesses trompeuses du *motu proprio*, il laisse les dispositions de cet acte sans application réelle, et réorganise le gouvernement et l'administration sur les bases de l'absolutisme clérical.

Depuis ce temps, il règne à Rome avec un pouvoir illimité. Il est le *pape rouge*, comme disent les Italiens, par allusion à la couleur de sa robe, de même que le saint-père est le *pape blanc*. Cardinal secrétaire d'État, il est le maître du gouvernement; les autres ministres ne sont que de simples commis. Cette distribution du pouvoir est d'ailleurs de tradition à Rome. Omnipotent, irresponsable, il représente seul le souverain, au dedans comme au dehors, parle pour lui, agit pour lui, répond aux étrangers, commande aux sujets, enfin exprime toutes ses volontés, et le plus souvent les lui impose. Les résultats de cette administration, personne ne songerait à le nier, ont été la ruine des finances, l'anéantissement du commerce et de l'industrie, la décadence de tous les arts, la violation de tous les droits, l'oppression de toutes les libertés, l'ignorance publique et la misère, et le double fléau de l'état de siége permanent et de l'occupation étrangère. Chose plus grave encore, ce prince de l'Église, qui n'est même pas prêtre, a compromis la dignité du saint-siége et compliqué la question romaine, qui, sans sa funeste influence, eût pu se dénouer pacifiquement. Peut-on dire au moins qu'il ait servi utilement le parti de la réaction? Cela est plus que douteux. C'est sous son règne que les sociétés secrètes se sont le plus solidement constituées; elles ont même poussé leurs ramifications jusque dans les plus hautes sphères sociales. Nul n'ignore en Europe qu'à côté de ce gouvernement, qui n'est soutenu que par les baïonnettes étrangères, il existe un gouvernement occulte essentiellement révolutionnaire, auquel les Romains obéissent, et que la haine publique contre le régime théocratique est arrivée à ce point qu'un brusque départ de nos vaillants soldats serait indubitablement le signal d'une révolution terrible; mais aujourd'hui ce danger est heureusement conjuré par la sagesse, la justice et l'habileté diplomatique de la convention du 15 septembre. Eh bien! la camarilla puissante dont Antonelli est le chef, et qui connaît mieux que personne cette éventualité redoutable, n'en professe pas moins le plus insultant dédain pour ces Français à qui elle doit son salut et sa sécurité.

On sait le cas qu'elle a fait des représentations et des conseils de notre gouvernement. « Ni concessions, ni réformes libérales, ni destruction d'abus, ni changements, ni progrès! *Non possumus!* Notre absolutisme est divin; nos trois millions de sujets sont destinés, de toute éternité, à défrayer notre luxe et à subir notre domination. Leur désir de s'élever au rang de citoyens d'un Etat libre est monstrueux et impie, leur utopie d'un bon gouvernement et d'une administration régulière est criminelle et factieuse. L'Etat romain est un patrimoine ecclésiastique; les habitants, comme la terre, appartiennent à l'Eglise; et leur prétention de s'appartenir ou d'appartenir à la grande patrie italienne est une inspiration de l'enfer... »

Le plus déplorable, c'est que la désaffection pourrait s'étendre jusqu'au chef de l'Eglise, jusqu'à ce pontife autrefois si vénéré, encore si digne de l'être, et dont la faiblesse ne fera jamais oublier les vertus; aussi, des catholiques très-sincères considèrent-ils le cardinal Antonelli comme le mauvais génie de la papauté. Il a trouvé des oppositions jusqu'au sein du sacré collége; la meilleure partie du clergé italien est contre lui, et tous les esprits impartiaux conviennent que cette politique extrême, cette négation de tous les principes et de tous les droits sur lesquels reposent les sociétés modernes, font courir, non certes à la religion, mais à certaine portion de la puissance du saint-siége, de plus grands dangers que les attaques de ses plus cruels ennemis.

On a parlé des capacités du cardinal-ministre, on l'a même comparé à Mazarin. Mais ce parallèle n'est pas sérieux. Mazarin, après tout, a dicté en quelque sorte à l'Europe le traité de Westphalie et la paix des Pyrénées. Toutes les idées politiques d'Antonelli paraissent se réduire à cette théorie toute négative, que l'immobilité absolue constitue la grandeur du gouvernement papal. Ce qu'il sait, c'est éluder les questions, traîner une affaire en longueur, fatiguer même les diplomates, et finalement répondre invariablement *non* à toutes les remontrances et à tous les conseils de l'Europe. On conviendra qu'au lieu de génie, ce n'est qu'un entêtement étroit et aveugle qu'il faut pour cela. On sait que son compétiteur actuel est le proministre des armes, monseigneur de Mérode; mais il semble douteux qu'il parvienne à le renverser. Au reste, ce changement de personne n'amènerait peut-être pas un changement de politique, tant les aspirations généreuses de Sa Sainteté sont paralysées par les influences égoïstes qui l'entourent.

En 1855, le cardinal Antonelli a été l'objet d'une tentative d'assassinat. M. Edmond About rapporte malicieusement que ce fut de la part d'un idiot armé d'une fourchette. Toujours est-il que cet homme, que sa tentative ait été sérieuse ou non, fut condamné à la peine de mort. Le même écrivain, qui ne pèche pas, il faut le dire, par excès de bienveillance envers le tout-puissant ministre, trace de lui le portrait suivant :

« Il s'est conservé jeune. Son corps est svelte et robuste, et sa santé montagnarde. La largeur de son front, l'éclat de ses yeux, son nez en bec d'aigle et tout le haut de sa figure inspirent un certain étonnement. Il y a comme un éclair d'intelligence sur cette face brune et tant soit peu moresque. Mais sa mâchoire lourde, ses dents longues, ses lèvres épaisses expriment les appétits les plus grossiers. On devine un ministre greffé sur un sauvage. » (*La Question romaine.*)

Ce croquis n'est pas de la main d'un ami, on le sent de reste. Mais le célèbre cardinal a peu d'amis. Il serait même difficile de trouver un homme public qui ait suscité autant de haines contre lui. Sa fortune est énorme, et on l'accuse de l'augmenter sans cesse.

On trouvera peut-être dans cet article l'expression d'une sévérité qui n'est pas dans nos habitudes. C'est que nous accusons le trop célèbre cardinal d'avoir travaillé à gâter ce qu'il y a de meilleur, et l'on sait que cette corruption est la pire : *corruptio optimi pessima.*

ANTONELLO de Messine, peintre italien, né à Messine vers 1414, apprit les premiers éléments de l'art sous la direction de Salvatore d'Antonio, son père, et alla, jeune encore, achever ses études à Rome. Revenu en Sicile, il travailla pendant quelques années à Palerme, où Alphonse d'Aragon, prince éclairé et ami des arts, tenait alors sa cour. Il passa ensuite à Naples (vers 1438), et devint l'élève de Colantonio del Fiore et le condisciple d'Antonio Solario, surnommé le *Zingaro*. Ces deux artistes, qui jouissaient d'une grande réputation, s'étaient attachés à imiter le style des maîtres flamands, mais ils ne connaissaient point les procédés au moyen desquels ces derniers donnaient à leur peinture un éclat et une solidité incomparables. Vasari nous apprend qu'Antonello ayant eu occasion de voir à Naples un tableau de Jean Van Eyck, fut tellement frappé de la vivacité du coloris, du ton uni et de la beauté de ce travail, qu'abandonnant toute autre besogne, il se rendit en Flandre, fit la connaissance du maître brugeois et apprit de lui le secret de la peinture à l'huile. Quelques auteurs italiens ont prétendu qu'Antonello ne fit pas ce voyage, et ils revendiquent pour lui l'honneur d'avoir inventé la nouvelle manière de fixer les couleurs; mais ces assertions sont détruites par des témoignages nombreux et irrécusables qui ont été mis en lumière, notamment dans l'excellent ouvrage de MM. Crowe et Cavalcaselle sur les *Anciens peintres flamands*. Après la mort de Van Eyck, Antonello, qui s'était assimilé complétement le coloris et la manière de ce maître, retourna à Messine où il ne resta que quelques mois, puis se rendit à Venise. Il se fixa dans cette dernière ville, où il ne tarda pas à obtenir une éclatante réputation. Tous les grands voulurent avoir leurs portraits peints par lui, et de nombreux disciples vinrent apprendre à son école les procédés flamands. Gentile et Giovanni Bellini imitèrent sa manière de colorier, et lui-même se rapprocha, dans ses derniers ouvrages, du style noble et gracieux de ces deux grands artistes. En 1465, il retourna de nouveau dans sa ville natale, où il forma des élèves dont les meilleurs furent son fils ou son neveu, Salvo d'Antonio, Pietro Oliva, Pino da Messina et Giovanni Borghese. Il quitta définitivement la Sicile en 1473, et se rendit à Venise, où il exécuta une foule d'ouvrages pour les particuliers et pour l'Etat. Il mourut en 1493, après avoir commencé la décoration d'une partie du palais ducal. Les artistes vénitiens lui firent de pompeuses funérailles, et consacrèrent son éloge dans une épitaphe rapportée par Vasari. Les œuvres d'Antonello sont très-rares. On voit au musée de Berlin un portrait d'un caractère très-énergique, un peu dur de contours, signé et daté de 1445. C'est le premier ouvrage que l'on connaisse de lui, dans la manière nouvelle qu'il avait apprise de Van Eyck. Le *Crucifiement*, du musée d'Anvers, qui paraît avoir été exécuté la même année, peut être regardé comme son chef-d'œuvre : le coloris en est beau et vigoureux; les figures et le paysage qui sert de fond offrent un mélange du style italien et du style flamand. Divers portraits, figurant dans des galeries particulières de Venise, rappellent la manière de Bellini par la douceur et la finesse du modelé. On trouve aussi beaucoup de traces de l'influence italienne dans le *Sauveur soutenu par des anges*, de la galerie du Belvédère. Le *Saint Jérôme*, de la collection Baring, à Londres, est au contraire une œuvre toute flamande par l'extrême fini des détails, le caractère du paysage, le choix des accessoires.

ANTONGIL, baie de l'île de Madagascar, sur la côte E.-N., découverte par le Portugais Antoine Gilles, qui lui donna son nom. Environs très-fertiles. Les Français y avaient fondé l'établissement de Port-Choiseul.

ANTONIA, nom d'une célèbre famille de Rome, qui prétendait descendre d'Hercule.

ANTONIA, fille du triumvir Marc-Antoine et d'Octavie, épousa Drusus, fils de Livie et frère de Tibère; elle en eut trois enfants : Germanicus, père de Caligula; Claude, et la trop fameuse Livie. On croit qu'elle mourut empoisonnée par Caligula, son petit-fils. Valère-Maxime fait un bel éloge de sa chasteté et de son amour conjugal.

ANTONIA, nom de plusieurs lois romaines édictées sous les auspices de Marc-Antoine : la première (44 av. J.-C.) remettait en vigueur la loi Cornélia, et enlevait au peuple le droit d'élire des prêtres pour le rendre aux colléges sacerdotaux; la deuxième (39 av. J.-C.) ajoutait une troisième décurie de juges aux deux premières; la troisième autorisait à en appeler au peuple dans les jugements pour violence et pour crime d'Etat; la quatrième, enfin, décrétait la peine de mort contre quiconque proposerait l'élection d'un dictateur, ou en accepterait les fonctions.

ANTONIA, nom d'une forteresse bâtie à Jérusalem par Hérode le Grand, en l'honneur de Marc-Antoine.

ANTONIE s. f. (an-to-nî — de *Antonius*, Antoine, n. pr.). Bot. Genre de la famille des loganiacées, renfermant deux espèces, qui croissent dans l'Amérique du Sud.

ANTONIÉ, ÉE adj. (an-to-ni-é — rad. *antonie*). Bot. Qui ressemble à l'antonie.

— s. f. pl. Tribu de loganiacées, ayant pour type le genre antonie.

ANTONIEN s. m. (an-to-ni-ain — de *Antoine* Unternachrer, son fondateur). Hist. ecclés. Nom d'une secte qui ne pratique aucun culte et ne reconnaît d'autre loi que la conscience individuelle. Les antoniens professent les plus singulières idées à l'égard de la propriété : tout homme étant l'image de la Divinité, a droit de faire usage des choses créées pour les humains; et ils justifient ce droit au vol sur ce que Jésus-Christ dit un jour à ses disciples de lui amener une ânesse qu'ils trouveraient en tel endroit.

ANTONIN s. m. (an-to-nain). Métrol. Monnaie romaine d'or, frappée par ordre de l'empereur Antonin ou de quelque autre prince de même nom.

— Hist. ecclés. Religieux de l'ordre de Saint-Antoine. Les antonins portaient un manteau noir, sur lequel était un liséré bleu en forme de T, qu'ils appelaient croix de Saint-Antoine. Ils se consacraient au service de ceux qui étaient attaqués de la maladie pestilentielle nommée *feu de saint Antoine*. Cette congrégation fut supprimée en 1790.

— adjectiv. *Jeux antonins*, Jeux célébrés à Byzance, à Cyzique, à Nicomédie et dans plusieurs autres villes d'Orient, et qui étaient ainsi appelés du nom de l'empereur qui les avait institués ou en l'honneur duquel ils avaient lieu.

ANTONIN (SAINT-), ch.-lieu de cant. (Tarn-et-G.), arrond. de Montauban; pop. aggl. 2,605 hab. — pop. tot. 5,152 hab. Tanneries et papeteries importantes; fabrique de cadis et de gros draps; commerce de cuirs, de pruneaux et de genièvre. Cette petite ville est située dans un vallon agréable et spacieux, au confl. de l'Aveyron et de la Bonnette. Patrie de Jean de La Valette, quarante-huitième grand maître de l'ordre de Malte, qui défendit cette île contre 100,000 Turcs, et du troubadour Raymond Jourdain. En 1211, Saint-Antonin fut pris et saccagé par Simon de Montfort. On y remarque l'hôtel de ville, classé parmi les monuments historiques, plusieurs maisons du XIIIe siècle, d'une apparence monumentale, une belle promenade sur l'Aveyron, des sources minérales sulfureuses, des grottes et un dolmen.

ANTONIN-LE-PIEUX (Titus Aurelius Fulvius), empereur romain, né à Lanuvium l'an 86, fut d'abord consul, puis proconsul d'Asie, et enfin adopté par Adrien, auquel il succéda en 138. L'empire jouit d'une longue paix pendant son règne. Sobre, économe, clément, équitable, éclairé, toujours disposé à soulager les malheureux, Antonin fut véritablement le père de son peuple. Il se plaisait à répéter ces belles paroles de Scipion : *J'aime mieux conserver la vie d'un seul citoyen que de faire périr mille ennemis.* Il diminua les impôts, adoucit le sort des esclaves, réforma la législation sur plusieurs points importants, toléra les chrétiens, institua des établissements de charité pour les orphelins, et ne cessa de professer toute sa vie des sentiments de justice et de modération, qui le firent regarder comme un Socrate sur le trône. Il mourut en 161, laissant l'empire plongé dans le deuil, et après avoir désigné le vertueux Marc-Aurèle comme son successeur. Les faits du règne d'Antonin sont peu nombreux, ou du moins ils ne nous sont qu'imparfaitement connus, par suite de la perte regrettable d'une partie des récits de Dion Cassius. Nous savons, du moins, que ce prince laissa une mémoire si vénérée, que ses successeurs voulurent porter son nom, et que le siècle où il parut garda, dans la mémoire des peuples, le nom respecté de *siècle des Antonins*.

Antonin (ITINÉRAIRE D'), nom du plus important et du plus précieux des travaux géographiques que le monde ancien nous ait transmis. Ce n'est en somme qu'une aride énumération de lieux et de distances, mais elle s'étend sur tout l'empire romain; elle embrasse toutes les grandes routes de l'Italie ancienne et des provinces, et indique sur chacune de ces grandes voies les diverses stations et les distances intermédiaires. Cette première partie, nommée *Itinerarium provinciarum*, a pour complément l'Itinéraire maritime (*Itinerarium maritimum*), qui indique les points de relâche entre la Sicile et l'Afrique, et donne les distances qui séparent les principaux ports de la Sardaigne, de l'Espagne et de la Gaule de ceux de l'Afrique. Ce dernier morceau, qui marque les distances en stades au lieu de les mesurer en milles romains, provient, à n'en pas douter, d'une source grecque semblable au *stadiasme* de la Méditerranée.

On ne sait rien de bien positif ni sur la date de la publication, ni sur le nom de l'auteur de cet important ouvrage. L'opinion des savants et des érudits à ce sujet est loin d'être unanime. Henri Estienne l'attribuait à Antonin-le-Pieux ou à Marc-Antoine; les Allemands Peterson, Wasseling et Mannert lui donnent une autre origine. Ce qu'on peut tenir pour certain, c'est que le premier fond de l'*Itinéraire*, enrichi par des additions successives, se rattache au travail géodésique décrété par tout l'empire romain en l'an 44 av. J.-C., sous les consuls Jules César et Marc-Antoine, et terminé pendant le règne d'Auguste, sous le consulat de Saturnin (19 av. J.-C.). L'âme de cette vaste opération fut Vipsanius Agrippa, qui consigna les résultats des opérations géométriques dans ses *Commentaires*. Ethicus, géographe du IVe siècle, qui passa pendant le moyen âge pour l'auteur de l'itinéraire, en mentionnant les travaux d'Agrippa, nomme même les ingénieurs ou géomètres subalternes chargés de la topographie des différentes parties de l'empire. Agrippa avait l'intention de donner une représentation graphique non-seulement de l'empire romain, mais de la *terre entière;* la mort l'empêcha de réaliser ce vaste projet, et Auguste fit représenter, en peinture ou en mosaïque, sur les murs d'un portique construit au Champ de Mars, l'*orbis terrarum* d'après les plans et les commentaires de son ami. En outre, il est évident que ce travail officiel reçut ultérieurement des additions et des modifications; certains pays furent mieux connus, des routes nouvelles furent tracées et des noms nouveaux furent interpolés. La dernière révision fut celle qu'ordonna Théodose II, en 435.

ANTONIN (MURAILLE D'), retranchement élevé par les légions romaines dans le nord de la Grande-Bretagne, sous la direction de Lollius Urbicus, lieutenant d'Antonin-le-Pieux, vers l'an 140. Cet ouvrage se composait d'un fossé, d'un rempart avec parapet et d'une voie militaire qui longeait la ligne du retranchement du côté du S., à une distance de quelques mètres; il s'étendait depuis Dunglas-Castle, sur la Clyde, jusqu'à Blackness-Castle, sur la rive droite du Forth; dix-neuf forts construits sur les points culminants ou d'un accès difficile en défendaient l'approche. D'après les inscriptions recueillies en Ecosse, il y a tout lieu de croire qu'il fut l'œuvre de la deuxième légion et de la première cohorte du *Tungri*. Le nom moderne des restes du mur d'Antonin est *Grimes Dyke*.

ANTONINA, ville du Brésil, province de San-Paulo, à 12 kil. O. de Paranegua; pop. 3,500 hab. ‖ Ville du Brésil, province de Parana, sur l'Itapema.

ANTONINE, femme de Bélisaire, était fille d'un cocher du cirque et d'une comédienne. Ses mœurs étaient en rapport avec cette basse extraction. Liée avec l'impératrice Théodora, épouse de Justinien, elle excitait et partageait les déportements de cette princesse, et ces deux femmes ternirent l'éclat de deux grands noms. Après la mort de Bélisaire, qui avait eu la faiblesse de fermer les yeux sur ses désordres, elle chercha à expier sa vie scandaleuse en se retirant dans un couvent.

ANTONINE (COLONNE). V. MARC-AURÈLE (colonne de) et COLONNE, au *Supplément*.

ANTONINUS LIBERALIS, compilateur grec qui vivait, à ce qu'on croit, sous le règne des Antonins, vers 150 de J.-C., auteur d'un recueil de *Métamorphoses* empruntées à différents auteurs dont les œuvres sont aujourd'hui perdues. Ce livre, écrit avec assez d'élégance, est précieux pour l'étude de la mythologie. L'édition la plus nouvelle est celle de Koch, Leipzig, 1832.

ANTONIO (SAN-), fleuve du Texas, Etats-Unis, prend sa source au versant méridional

de la Sierra Guadalupe, arrose la colonie française du Texas, la ville de San-Antonio-de-Bejar, et après un cours de 250 kil. se jette dans le golfe du Mexique, dans la baie de Espiritu-Santo. Navigable pour les petits bateaux. ‖ Nom de plusieurs rivières du Brésil, l'une dans la province de Minas-Geraes, l'autre dans la province de San-Paulo; enfin une troisième dans celle de Porto-Seguro. ‖ Ville de l'archipel des Philippines, dans l'île de Luçon; pop. 11,500 hab. Pêche et tissage de toiles. Les îles des archipels de l'Océanie renferment plusieurs bourgades du même nom.

ANTONIO-DE-BEJAR (SAN-), ville des Etats-Unis, dans le Texas, sur le fleuve San-Antonio, qui lui donne son nom, capitale du Texas avant sa séparation du Mexique; 3,000 hab.

ANTONIO-DI-GUAGNO (SANT'), village de France, dans l'île de Corse. Eaux minérales. V. GUAGNO.

ANTONIO de Venise (Veneziano), peintre italien, né à Venise, selon Vasari, et à Florence, selon Baldinucci, mort à soixante-quatorze ans, en 1383. On lui donne pour maître Angiolo Gaddi, mais, suivant la remarque de Lanzi, son dessin et ses procédés de peinture rendent cette assertion douteuse. Ce qui semble plus probable, c'est qu'Antonio se forma dans sa ville natale, où il peignit beaucoup dans les édifices publics et dans les palais des grands. Ayant fait la connaissance d'Angiolo Gaddi, qui séjourna quelque temps à Venise, il modifia sans doute sa manière d'après celle de ce maître, dont l'aïeul Gaddo Gaddi était le disciple de prédilection de Giotto. Il le suivit ensuite en Toscane, où il fut chargé d'exécuter, dans le *Campo-Santo* de Pise, des fresques représentant des épisodes de la vie de saint Renier, patron de cette ville. Vasari a dit, en parlant de ces peintures, « qu'elles étaient regardées universellement, et avec raison, comme les meilleures de toutes celles qui avaient été faites dans le même lieu, à différentes époques et par plusieurs maîtres célèbres. » Ces fresques sont au nombre de trois : la meilleure représente saint Renier revenant de Jérusalem sur une barque conduite par quatre marins. Dans les dernières années de sa vie, Antonio renonça à la peinture pour s'occuper de médecine.

Un autre *Antonio*, de Venise, peignit, en 1500, à Osimo, dans l'église de Saint-François, un tableau qui plus tard fut attribué au Pérugin; le fait est rapporté par Lanzi.

ANTONIO (Nicolas), bibliographe, né à Séville en 1617, mort à Madrid en 1684. Sa *Bibliothèque des auteurs espagnols* est un recueil important pour l'histoire littéraire de la Péninsule. Elle se divise en deux parties : *Bibliotheca Nova*, qui comprend les noms de tous les auteurs espagnols, avec la liste de leurs ouvrages, depuis l'an 1500 jusqu'en 1672; *Bibliotheca Vetus*, qui comprend les auteurs espagnols et les auteurs portugais depuis le Ier siècle jusqu'en 1500. Ce dernier ouvrage, dont l'autre n'est que le complément, n'a été publié que douze ans après la mort de l'auteur.

ANTONIO (Pascal-François), infant d'Espagne, frère du roi Charles IV, né en 1755, mort en 1817. Pendant l'occupation française, il joua un certain rôle dans les événements qui agitèrent alors l'Espagne. Rentré à Madrid avec Ferdinand, en 1814, il fut nommé grand amiral de Castille.

ANTONIUS MUSA. V. MUSA.

ANTONIUS (Primus), surnommé *Becco*, mot celtique qui signifie *à nez crochu*, Gaulois né à Toulouse vers l'an 20 de J.-C., devint général romain, servit sous Galba et Othon, et remporta une victoire sur Vitellius, qu'il poursuivit et fit mettre à mort pour assurer l'empire à Vespasien.

ANTONNE, village de France, Dordogne, arrond. et à 10 kil. N.-E. de Périgueux, près la rive droite de l'Isle; pop. 939 hab. Aux environs, château de Trigonant, belle construction du XVe siècle; château de *Bories*, avec un remarquable escalier de la Renaissance. Patrie de Lagrange-Chancel.

ANTONOMASE s. f. (an-to-no-ma-ze — du gr. *anti*, pour; *onuma*, nom). Rhét. Figure de rhétorique qui consiste, soit à mettre un nom commun ou une périphrase à la place d'un nom propre, soit à mettre un nom propre à la place d'un nom commun ou d'une périphrase. *L'orateur romain*, pour Cicéron; le *destructeur de Carthage et de Numance*, pour désigner le second Scipion l'Africain; le *père de la tragédie française*, pour Corneille : voilà le nom commun mis à la place du nom propre. Un *Sardanapale*, pour un prince voluptueux; un *Néron*, pour un prince cruel; un *Titus*, pour un prince bienfaisant; un *Solon*, un *Lycurgue*, pour un législateur; un *Mécène*, pour un protecteur des lettres : voilà le nom propre mis à la place du nom commun.

ANTONY, commune du dép. de la Seine, à 5 kil. de Sceaux, sur la Bièvre; 1,650 hab. Fabrique de bougie; four à plâtre; l'église, qui date du XVe siècle, offre un chœur et une tour assez remarquables. — Le village de Berny, ou de la Croix-de-Berny, annexe d'Antony, fait appeler aussi cette commune ANTONY-DE-BERNY. C'était jadis une seigneurie dépendant de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

ANTONY, drame en cinq actes, en prose, par M. Alexandre Dumas, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 3 mai 1831. Antony aimait Adèle avec la même passion, la même frénésie qu'il haïssait les hommes, et Adèle répondait à l'amour d'Antony. Un jour vint où le père d'Adèle songea à marier sa fille avec le colonel d'Hervey. Antony était jeune et riche, pourquoi ne demandait-il pas la main d'Adèle? Pourquoi?... Lui seul le savait. Un secret pèse sur sa naissance; il n'a pas de famille, pas de nom, et il n'a pas voulu, par un aveu, s'exposer à être repoussé d'Adèle comme il l'a toujours été de tous et partout, lorsqu'on lui a demandé quelle était sa famille et qu'il a répondu : « Je n'en ai pas. » Il a préféré fuir cette femme et aller chercher dans les voyages l'oubli de son malheur. Trois ans se sont passés, et Adèle, cédant aux instances de sa famille, est devenue la femme du colonel d'Hervey, qui, au moment où l'action commence, est allé rejoindre son régiment à Strasbourg, et a laissé sa femme à Paris.

Un jour Adèle reçoit une lettre : *Adesso e sempre*, porte le cachet, *maintenant et toujours*, c'est la devise d'Antony. Il est de retour, et demande un rendez-vous à Adèle. Mme d'Hervey n'a jamais cessé de se rappeler Antony; peut-être même l'aime-t-elle encore, mais elle ne s'appartient plus, et ne veut pas s'exposer à une pareille entrevue. A défaut de son époux, sa fille est là pour lui rappeler son devoir, et elle est bien résolue à ne pas revoir Antony. En effet, elle monte en voiture afin de n'être pas chez elle lors de la visite qu'elle redoute. Vaine précaution! Les chevaux s'emportent, elle va être infailliblement lancée sur le pavé, lorsqu'un jeune homme se précipite à la tête des chevaux, et les arrête. Mais le timon de la voiture l'a frappé en pleine poitrine, et il est tombé. Adèle rentre, et fait transporter chez elle son généreux sauveur. C'est Antony. Un médecin pose un appareil sur sa plaie; puis lorsqu'Adèle, restée seule avec le blessé, le conjure de se faire transporter chez lui, car il ne peut rester plus longtemps sous le toit sacré de celle qu'il aime. « Une excuse, ne faut-il que cela? » s'écrie Antony, et il arrache l'appareil qui recouvre sa blessure. Quelques jours après, tout danger a disparu, et Adèle le conjure de nouveau de s'éloigner. « Je t'aime, lui dit-elle; oui, je n'ai jamais cessé de t'aimer, mais je veux rester pure et digne de mon mari; séparons-nous pour toujours. » Cependant Antony implore une dernière entrevue qu'elle accorde. Mais son parti est pris. Dès le soir même, elle partira pour Strasbourg, et ira demander à son mari de la protéger contre elle-même. Le lendemain, Antony vient au rendez-vous, et apprend la fuite d'Adèle. Indigné, furieux, il jure de se venger; part à franc étrier sur les traces de la fugitive, et arrive quelques moments avant elle dans une auberge où elle ne peut se dispenser de relayer. Il n'y a plus, dans cette auberge, que deux chambres libres qui communiquent entre elles; il les retient ainsi que tous les chevaux de poste disponibles. Puis il attend, tremblant d'impatience et agitant dans sa main un poignard dont il frappe la table, et comme le fer y disparaît entièrement : « Elle est bonne, la lame de ce poignard, » se dit-il. Enfin, il entend dans le lointain le roulement de la voiture qui doit porter Adèle. C'est elle en effet qui arrive, et qui fait demander à l'*étranger* qui a retenu les deux seules chambres libres, s'il veut lui en céder une. C'est bien là-dessus que comptait Antony, et lorsqu'Adèle est installée dans la chambre qu'il lui a cédée, il apparaît sur le balcon, casse un carreau, ouvre l'espagnolette de la croisée, saute dans la chambre, et saisissant Adèle dans ses bras, après lui avoir mis un mouchoir sur la bouche : « C'est moi, moi, Antony! » dit-il en l'entraînant dans sa chambre. . . . .

Adèle a cédé à tant d'amour, et, trois mois après, elle revient à Paris avec Antony. Mais l'infortunée voile à tous les yeux son désespoir et sa honte; elle rougit surtout devant sa fille, et prend la résolution de vivre dans un isolement complet. Cependant Antony la presse de revoir le monde, et la fait consentir à assister à une soirée que donne une de ses amies, le soir même. Pauvre femme! c'est là que l'attendent l'humiliation et le mépris, et pour comble de honte, c'est une coquette impudente, une coureuse d'intrigues qui, la première, osera lui jeter la pierre. Adèle rentre au plus tôt chez elle pour cacher sa rougeur, et bientôt Antony arrive, éperdu, hors de lui. Il vient d'apprendre que le colonel d'Hervey, averti de ce qui se passe par des lettres anonymes, sera de retour à Paris dans deux heures. Adèle se repent de sa faute, et tente une fois encore de se délivrer du joug qui la retient prisonnière dans le déshonneur; mais l'œil d'Antony la fascine, et l'amour triomphe encore une fois dans l'âme froissée et meurtrie de la malheureuse. Antony propose de fuir; elle refuse, et pourtant quel moyen d'échapper à l'horreur de sa situation? Ce qu'elle ne veut à aucun prix, c'est que sa fille ait à rougir un jour de sa mère. Alors une pensée terrible illumine le farouche Antony. Elle mourra d'une façon qui sauvera sa réputation et celle de son enfant, et comme il serait jaloux de la tombe qui la renfermerait seule, il faut qu'il périsse du même coup. Un bruit de pas se fait entendre. C'est le colonel d'Hervey qui arrive. Antony lève son poignard et frappe au cœur son amante. La porte s'ouvre : « Adèle! s'écrie le colonel en se jetant sur le corps de sa femme. — Morte, répond froidement Antony; elle me résistait, je l'ai assassinée! »

Voilà cette pièce dont on a tant parlé, dont on parle tant encore toutes les fois qu'il s'agit d'apporter un argument en faveur de l'école romantique, dont ce drame n'est que l'exagération. C'est qu'en effet *Antony* est une des premières et des plus éclatantes victoires qu'ait remportées l'école de ces jeunes littérateurs qui, après 1830, ont voulu, à tort ou à raison, entraîner le théâtre et même le roman vers une réforme complète. Nous n'avons à nous prononcer ici ni pour ni contre l'école romantique; nous en parlerons à l'article *Préface de Cromwell*, qui en est comme le *credo*. Nous nous bornerons donc à quelques réflexions sur cette œuvre dont le succès étourdissant est encore dans toutes les mémoires, bourdonne encore à toutes les oreilles. On peut dire que le sujet d'*Antony* est une scène d'amour en cinq actes, le développement pur et simple d'une passion, et l'on comprend le tour de force qu'a dû exécuter l'auteur pour arriver à une série de situations assez pénétrantes, et donner à ses deux personnages, car en réalité il n'y en a que deux, des couleurs assez vives pour que les spectateurs ne soient jamais un instant sans éprouver joie ou douleur, sans attendre avec anxiété le dénoûment. Mais il est certain aussi qu'on pourrait contester le plus souvent la vraisemblance des moyens dramatiques employés par M. Alex. Dumas, et pour ne parler que de la façon presque fantastique dont s'introduit Antony chez Adèle, du moyen qu'il emploie pour y rester, et enfin de la manière dont il réhabilite l'honneur de l'épouse et de la mère, on ne peut nier que ce ne soient là de véritables excentricités. Tout cela, il est vrai, est, pour le plus grand nombre, d'un immense effet théâtral, et c'est ce qui explique le succès d'une œuvre en réalité délétère et malsaine. Antony est un méchant Werther plein d'orgueil, et qui n'est méprisé des hommes que parce qu'il les méprise lui-même sans aucune raison; car il y avait déjà longtemps, en 1831, que personne ne songeait plus au sot préjugé de la naissance, et qu'on s'était rallié au grand principe de l'égalité sociale. Quelles sont donc les accusations que ce fils naturel a le droit de fulminer contre la société? Pour conquérir un nom honorable, il n'a que le choix des moyens; mille carrières s'ouvrent devant lui : les lettres, l'armée, la magistrature; il peut encore se contenter d'être un simple honnête homme. Mais non, il préfère être un suborneur de la pire espèce, qui n'a que des cris de rage et de fureur pour exprimer sa passion, et dont les seuls moyens de séduction sont la violence et les menaces. C'est un déclamateur qui débite à froid des phrases sonores et creuses qui roulent et grondent, s'enflent et détonent, mais ne disent rien; et pour couronner l'œuvre, ce déclassé se fait assassin, dernier moyen sans doute pour attirer sur lui l'attention, et consacrer, au moins par le scandale, ce nom qui lui pèse à porter, parce qu'il ne se sent pas la force de le faire respecter par ses propres œuvres. Ajoutons, pour être juste envers le public, qu'une grande partie du succès a été due à l'habileté des deux comédiens consommés qui s'étaient chargés d'interpréter les rôles d'Adèle et d'Antony. Mme Dorval a su faire accepter l'adultère sans l'excuser; et Bocage a fait, à force d'art, tolérer par le public l'intolérable Antony.

Ce drame a toujours eu le don d'émouvoir profondément les spectateurs; l'émotion va droit au cœur; on tremble, on frémit, on pleure, on est entraîné; mais qu'est-ce que cela prouve? Absolument rien, pour peu qu'on ait l'esprit délicat. En 1832, quelques jours avant l'ouverture du Salon, un groupe nombreux, principalement composé de femmes, entourait une immense toile que l'on portait au Louvre. Chacun paraissait en proie à une émotion indicible; plusieurs jeunes filles s'étaient évanouies. Nous approchâmes du chef-d'œuvre dont la vue portait ce frémissement dans tous les cœurs; c'était une scène de la persécution de Néron : des esclaves, armés d'énormes tenailles, faisaient à une jeune chrétienne l'ablation des seins. Quelques jours après, nous apprenions que cette *croûte* avait été refusée au Salon. Voilà le pendant, voilà le tarif des émotions et des tortures que l'âme éprouve à une représentation d'*Antony*. Si le romantisme n'avait jamais eu à nous donner de meilleurs arguments, il y a certes longtemps qu'il serait allé rejoindre les neiges dont parle Villon.

Cette pièce, que l'ordre alphabétique amène sur le seuil même de cet ouvrage, est une œuvre de la jeunesse de l'auteur, et celui qui vient de tracer ces lignes s'en félicite sincèrement, certain de rencontrer souvent encore ce fécond et puissant talent dans de nombreuses créations où le *Grand Dictionnaire* pourra être juste sans être sévère.

ANTONYME adj. et s. m. (an-to-ni-me — du gr. *anti*, contre; *onuma*, nom). Gramm. Qui a un sens opposé, le contraire de synonyme : *Laideur et beauté sont deux mots* ANTONYMES. *Chaque mot d'une langue a son contraire ou son* ANTONYME. (Proudh.)

— Antonyme. Synonyme.

ANTONYMIE s. f. (an-to-ni-mî — rad. *antonyme*). Rhét. Opposition de noms ou de mots ayant un sens contraire.

— Antonyme. Synonymie.

ANTORE. Temps hér. Un des compagnons d'Hercule. Il s'établit auprès d'Evandre.

ANTRAIGUES, bourg de France (Ardèche), ch.-lieu de cant., arrond. et à 26 kilom. O. de Privas, sur la Volane; pop. aggl. 469 hab. — pop. tot. 1,576 hab. Châtaignes, pâturages. La situation de ce bourg, assis avec sa vieille tour gothique sur un rocher de basaltes, à l'entrée d'un vallon où, sur des pavés basaltiques, la Volane serpente et bondit en cascades, offre des points de vue où le pittoresque le dispute au grandiose. Aux environs, nombreux volcans éteints.

ANTRAIGUES (Emmanuel-Louis-Henri DE LAUNAY, comte D'), publiciste, constituant, puis intrigant politique, né à Villeneuve-de-Berg (Ardèche) en 1755, assassiné à Baine, près de Londres, le 22 juillet 1812; entra au service comme officier par la protection de Guignard de Saint-Priest, son oncle, mais abandonna bientôt la carrière des armes pour se lancer dans le monde, où une figure agréable, des manières élégantes, un esprit cultivé et original lui valurent de grands succès. Il se fit le Mécène des gens de lettres et des artistes; personne plus que lui ne contribua à propager la découverte de Montgolfier, son compatriote. Imbu des idées philosophiques du siècle, dès les premiers symptômes de la Révolution, il s'en montra l'apôtre enthousiaste. A la fin de 1788, il publia un *Mémoire sur les états généraux*, livre écrit dans un style brûlant, où il défend avec énergie les droits du peuple contre la monarchie, et représente la noblesse héréditaire comme *le présent le plus funeste que le ciel irrité ait fait au genre humain*. Il n'y a pas de publication qui ait contribué plus puissamment à activer le mouvement révolutionnaire; aussi, dans les salons du faubourg Saint-Germain, donnait-on à l'auteur le nom de *beau-conjuré*. Nommé député aux états généraux par ses compatriotes, il détermina la noblesse à renoncer à ses priviléges en matière d'impôts, se prononça pour la Déclaration des droits de l'homme; mais, cédant bientôt aux avances qu'en temps de révolution on ne manque jamais de faire aux hommes les plus populaires, le tribun de la cause libérale se métamorphosa tout à coup en défenseur ardent du pouvoir absolu. D'Antraigues émigra au commencement de 1790. On le vit tour à tour en Suisse, en Espagne, en Allemagne, en Russie, en Italie, offrant à toutes les cours ses services contre la Révolution française, et recevant de toutes de l'argent. En 1797, il était, à Venise, l'âme de toutes les machinations de Louis XVIII et des coalisés. Arrêté par un détachement de l'armée d'Italie, avec tous ses papiers, qui furent publiés par le Directoire, il parvint à s'échapper, repassa en Russie, y embrassa la religion grecque, devint conseiller de la légation russe à Dresde, trahit l'empereur Alexandre, en 1807, en livrant au cabinet britannique les articles secrets du traité de Tilsitt, dont il avait eu connaissance, et résida dès lors à Londres, d'où il continua à entretenir une correspondance active dans l'intérêt de Louis XVIII. C'est dans ces nouvelles intrigues que l'on a vu la cause de son assassinat et de celui de sa femme, Mme Saint-Huberti, artiste de l'Opéra.

ANTRAIN, ch.-lieu de cant. (Ille-et-Vilaine), arrond. de Fougères; pop. aggl. 1,148 hab. — pop. tot. 2,262 hab. Fabriques de grosses étoffes de laine; tanneries. En 1793, l'arrière-garde de l'armée républicaine y fut taillée en pièces par l'armée vendéenne.

ANTRE s. m. (an-tre — du lat. *antrum*, même sens). Caverne, grotte profonde, obscure, creusée naturellement : ANTRE *sauvage. L'*ANTRE *de la sibylle. L'*ANTRE *d'un lion, d'un tigre. Les premiers habitants de la Grèce n'avaient pour demeures que des* ANTRES *profonds.* (Barthél.) *Il veut se traîner hors de l'*ANTRE, *mais sous ses mains, sous ses pieds, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles.* (Marmontel.) *Les chauves-souris effrayées sortent à ce bruit de leur* ANTRE, *et me frappent le visage de leurs membranes gluantes.* (Lamart.)

A ces mots sort de l'*antre* un lion grand et fort.
LA FONTAINE.

Là, dans un *antre* obscur, se retirait Protée.
DELILLE.

Osais-tu pénétrer dans l'*antre* du lion?
V. HUGO.

. . . . Un brigand fameux et redouté
Se cache, après ses vols, dans un *antre* écarté.
LA FONTAINE.

Couché dans un *antre* rustique,
Du nord il brave la rigueur.
J.-B. ROUSSEAU.

Et dans les *antres* sourds, peuplés de noirs présages,
L'écho répond au bruit du ruisseau murmurant.
LÉONARD.

Je suivis pas à pas mon guide : en un clin d'œil,
De l'*antre* révéré nous touchâmes le seuil.
LAMARTINE.

— Fig. S'applique aux lieux où l'on court un danger : *L'*ANTRE *de la police. L'*ANTRE *de l'inquisition. Une maison où l'on joue gros jeu est un* ANTRE, *un véritable* ANTRE. *On savait jeter dans l'*ANTRE *ténébreux des brocanteurs une foule de chefs-d'œuvre controuvés, destinés à rehausser la magnificence des galeries de nos Turcarets modernes.* (L. Figuier.)

Il est trois portes à cet *antre* :
L'espoir, l'infamie et la mort.
C'est par la première qu'on entre,
Et par les deux autres qu'on sort.
Mme DESHOULIÈRES, en parlant d'une maison de jeu.